

## *A Glastonbury Romance* : l'Introduction de 1955

En 1953, presque exactement vingt ans après qu'il ait publié *A Glastonbury Romance*, Macdonald demanda à JCP d'écrire une introduction pour la nouvelle édition (légèrement abrégée, conséquence du procès qui avait eu lieu). Cette édition fut publiée deux ans plus tard.<sup>1</sup> On ne peut pas dire que cette façon d'attirer d'éventuels nouveaux lecteurs ait été une réussite. JCP avait alors un peu plus de quatre-vingt ans, et avait tendance à vagabonder d'un propos à un autre, y revenant parfois, d'une manière déroutante pour certains, agaçante pour d'autres. Le résultat est que cet essai n'a pas reçu beaucoup d'attention de la part de commentateurs. Il me semble cependant avoir un intérêt considérable—moins pour ce qui est des éclaircissements apportés au roman que pour ce qu'il peut nous révéler du fonctionnement de son esprit au début de sa neuvième décennie. Une telle approche peut, à son tour, nous fournir des indices sur ses qualités plus générales d'écrivain.

Il me faut avouer tout de suite que ceci sera un article vraiment personnel. Je travaille actuellement sur ce qui sera presque certainement, si je réussis jamais à le terminer, mon dernier livre, traitant des arrières-plans littéraires et intellectuels des *Enchantements de Glastonbury*. Au moment où j'écris ceci, j'ai soixante-quatorze ans, deux ans de moins que JCP lorsqu'il termina *Porius*—après quoi il allait encore écrire et publier trois romans, et trois autres livres aussi! Je trouve cela inimaginable, et suis profondément impressionné. Il n'est donc pas étonnant que je m'intéresse ici en particulier à deux aspects de JCP dans sa vieillesse: sa mémoire et son extraordinaire énergie.

Au cours de cet essai, il commente lui-même une de ses caractéristiques les plus remarquables (et qui concerne au plus haut point le sujet de cet article): "de tous nos écrivains du Wessex je suis le plus désespérément et incroyablement fou de lecture" (xv). Certes oui. Il illustre cette qualité—sans doute pas pour se vanter, mais pour témoigner de l'enthousiasme qu'il ne peut réprimer—en rappelant qu'au cours de son existence il avait "dévoreré" (un mot parlant) "tous les romans de Scott, Dickens, Dostoïevski, Balzac, Hardy et Henry James" (x). (D'autres auteurs de fiction mentionnés plus tard comprennent Harrison Ainsworth, Conrad, Dumas père—et Rabelais!) Et il continue: "Je les connaissais à peine moins que je ne connaissais la poésie de Wordsworth, Keats, Matthew Arnold, Edgar Allan Poe et Paul Verlaine" (xi)—avec Edgar Lee Masters, Shakespeare, et Goethe dont il fait mention plus loin. De plus, ces listes ne sont en aucune manière exhaustives comme nous le savons par *Les Plaisirs de la Littérature* et par les noms d'auteurs et les références qui parsèment les textes de ses écrits, dans la fiction comme dans la non-fiction, sans parler de ses nombreuses lettres.

Non seulement il les avait lus, mais il se rappelait une bonne partie de ce qu'ils avaient écrit. Il cita toute sa vie ses auteurs préférés—surtout les poètes, mais aussi de mémorables citations des prosateurs. Ceci m'intéresse tout particulièrement parce que je soupçonne que j'appartiens peut-être bien à la dernière génération—du moins dans les pays anglo-saxons—dont on exigeait qu'elle apprenne par cœur des passages entiers des auteurs au programme. C'est

---

<sup>1</sup> John Cowper Powys, Introduction à *A Glastonbury Romance*, (London: Macdonald, 1955), p.ix-xv. Introduction non reprise dans les éditions françaises.

une des aptitudes de JCP qui me le rend particulièrement cher, à savoir la manière dont les citations surgissent sans effort apparent alors qu'il écrit, et sont immédiatement retranscrites sur la page. Bien sûr, ces citations ne sont pas toujours exactes—ce qui semble indiquer, en fait, qu'il citait en général de mémoire—mais je trouve tout à fait stupéfiant qu'il ait pu s'en souvenir à ce point.

En ce qui me concerne cette aptitude, que je partageais au moins dans une *certaine* mesure, est presque perdue et pourtant, bien que JCP eût eu quinze ans de plus que moi en écrivant son essai, il montre que dans son cas elle demeurerait apparemment intacte. Il est vrai que les passages qu'il cite sont en général assez connus (ou tout au moins l'étaient de *son* temps), mais ils lui reviennent souvent de façon si instinctive qu'ils ne sont même pas mis entre guillemets—comme s'ils étaient souvent partie intégrante de sa propre expérience et donc, d'une certaine façon, lui appartenaient.

Pour prendre un exemple, tout le monde ne remarquera sans doute pas qu'en écrivant "secrets psychologiques profonds presque comme la vie" (x), les cinq derniers mots proviennent du dernier vers de la huitième strophe du poème de Wordsworth, "Ode: Intimations d'Immortalité." (Je l'ai remarqué parce qu'à une époque, mais hélas plus maintenant!—je connaissais tout le poème par cœur, et je suis certain que c'était aussi le cas pour JCP.) Puis il y a la remarque deux paragraphes plus loin selon laquelle "nous devons nous dévêtir et plonger nus dans l'élément dans lequel nous nous immergeons." Cet exemple n'est pas aussi net, mais je suis tout à fait convaincu qu'il fait allusion à une phrase de Conrad, jadis célèbre, "se soumettre à l'élément destructeur." (Remarquez comme cette phrase lui traversant l'esprit entraîne comme de bien entendu une référence explicite à Conrad huit lignes plus loin.) De façon ironique, en me faisant cette dernière remarque, je me suis rendu compte que j'avais complètement oublié où cette phrase se situait dans Conrad, et j'ai dû la rechercher. Elle se trouve en fait au chapitre 20 de *Lord Jim*.

Mais il y a, relié à cela, une autre caractéristique de cette introduction qui vaut qu'on la remarque. A la page xii il mentionne "Atropos, la plus ancienne, la plus frêle, et pourtant la plus inexorable des Trois Moires," et il écrit cela au moment où il était en train d'écrire *Atlantis*, livre dans lequel Atropos apparaît et est décrit presque avec les mêmes mots.<sup>2</sup> Dans la même phrase, il fait référence au Graal comme à un "aimant", un objet qui tient une place importante dans *La Tête qui Parle*, le livre suivant sur sa liste.<sup>3</sup> De plus, à la page suivante il se réfère à Kronos, en attente de "sa délivrance finale de la tyrannie de Zeus." Kronos, incarné en Myrddin Wyllt (Merlin) avait été le personnage principal dans *Porius*, son œuvre majeure des années 1940, qui n'avait été publiée (et avec des coupures brutales) que deux ans auparavant.<sup>4</sup> Même la référence à "vidant nos excréments" (xi) implique peut-être le souvenir d'une image importante et récurrente dans la scène qui rapporte la mort d'Einion dans la version complète

---

<sup>2</sup> John Cowper Powys, *Atlantis* (London: Macdonald, 1954), pp.88,89: "Atropos, la plus petite, mais aussi la plus sage et la plus âgée des trois Moires ... inflexible, indifférente et implacable, elle décide des destins humains." *Atlantis* fut écrit entre 1952 et début 1954, et n'a jusqu'ici pas été traduit.

<sup>3</sup> John Cowper Powys, *The Brazen Head* (London: Macdonald, 1956) / *La Tête qui Parle* (Flammarion, 1987). JCP commença à écrire ce livre en mars 1954.

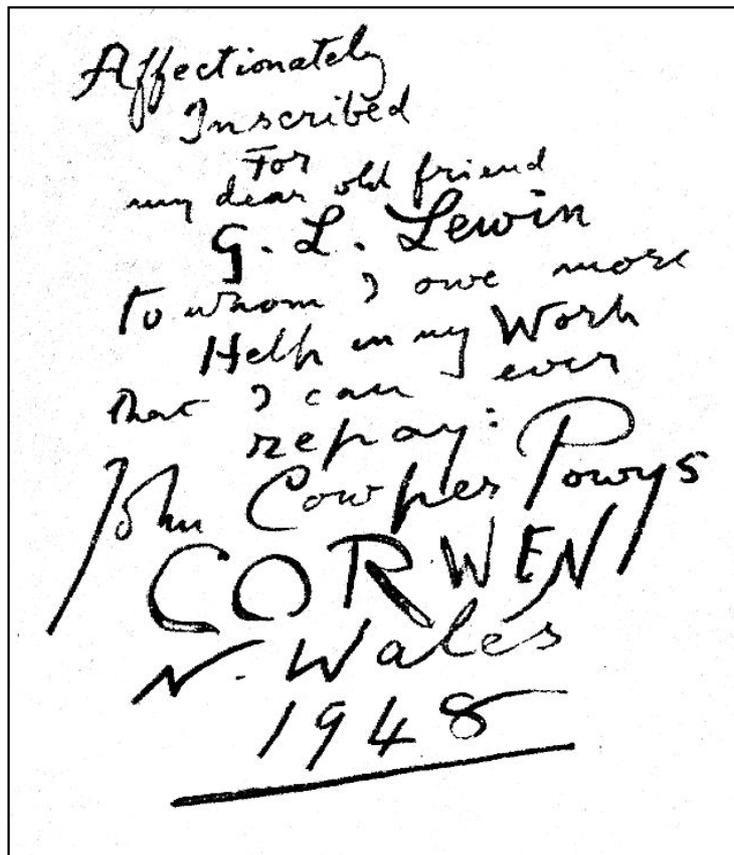
<sup>4</sup> John Cowper Powys, *Porius* (London: Macdonald, 1951). N'a pas encore été traduit.

de ce même livre. Toutes les allusions à ce passage furent omises dans le texte de 1951 (peut-être pour ménager les sensibilités de l'époque), mais JCP n'avait fait ces coupures que trois ou quatre ans avant d'écrire cette introduction, et il a pu, par conséquent, se rappeler l'omission, à contre-cœur, de ce détail.<sup>5</sup>

Alors qu'il abordait ses quatre-vingts ans et que l'année même où il écrivait l'Introduction il notait dans son journal que sa mémoire devenait "de plus en plus confuse"<sup>6</sup> il nous dit cependant qu'il s'était jeté "tout entier" (x) dans ses romans principaux, et on a l'impression qu'ils en venaient à exister dans son esprit, en un tout sans cesse présent qui facilitait le ressouvenir. En un certain sens, on pourrait dire que ses livres *devenaient* sa vie. C'est peut-être ce qu'il veut dire quand il fait allusion à "ces caractéristiques durables de ma nature tout entière et de mon système nerveux qui ne changent pas avec la forme ou l'expression des idées qui se présentent." (ix)

Quoi qu'il en soit, en dépit de ses problèmes physiques, de ses incertitudes financières et de ses préoccupations personnelles, la vigueur de cet homme était extraordinaire. *Porius*, souvent considéré aujourd'hui comme la réussite couronnant toute l'œuvre, fut achevé lors de sa soixante-dix-septième année. Le dernier livre de lui qui compte, *Homer and the Aether*, fut terminé lorsqu'il avait quatre-vingt cinq ans, et il pouvait encore (bien que je soupçonne qu'il se faisait alors aider pour vérifier ses citations) citer non seulement Homère, mais aussi Longfellow, le *Book of Common Prayer*<sup>7</sup>, Milton, Shakespeare, Wordsworth, Keats et Arnold.<sup>8</sup>

De plus, de nombreux exemples de cette remarquable énergie créatrice figurent dans cette Introduction de 1955 où l'on trouve des références à "ce récit tumultueux" (ix), "tumultueux et chaotique" (xi) et à son "avidité livresque, au-delà de tout ce qu'on pourrait appeler critique ... un enchantement et une ivresse" (xiii). Nous *sentons* cette énergie dans la prose.



Dédicace à G.L. Lewin dans *Rabelais*

A cette date Powys, à 76 ans, travaillait à *Porius*

<sup>5</sup> Voir la récente publication intégrale de *Porius* (ed. Judith Bond and Morine Krissdottir. New York and London: Overlook Duckworth, 2007). Pour l'image en question, voir pp.545, 547, 548.

<sup>6</sup> Cité dans Morine Krissdottir, *Descents of Memory: The Life of John Cowper Powys* (New York and London: Overlook Duckworth, 2007) p.403.

<sup>7</sup> Livre fondamental de prière de l'Eglise anglicane, rédigé en 1552 [Ed].

<sup>8</sup> Voir la Préface (9-21) de *Homer and the Aether* (London: Macdonald, 1959).

J'aimerais conclure avec deux observations, l'une pessimiste, l'autre potentiellement positive. JCP prêtait au moins à ses lecteurs un semblant de l'immense mémoire littéraire qu'il possédait lui-même. Des lecteurs aujourd'hui dépourvus de cette richesse culturelle ne peuvent jamais réagir avec une pleine compréhension tout ce qu'apportent la texture et la résonance de son œuvre. Cela représente une perte intellectuelle tragique—dont hélas ils sont sans doute inconscients. Il n'en demeure pas moins que pour la minorité qui a la chance de pouvoir au moins capter une légère indication de la qualité du vaste esprit de JCP, celui-ci sera reconnu à juste titre comme un génie aux dons remarquables. De façon surprenante, même un travail mineur comme cette Introduction peut jouer un modeste rôle pour lui ouvrir cette voie.

W. J. Keith

W.J. Keith est Professeur Emérite de Littérature à l'Université de Toronto. Il a écrit de nombreux ouvrages sur la littérature anglaise et canadienne.